

ASNIÈRES À CENSIER : LA REVUE DES GERMANISTES

N° 14 : LE PLURILINGUISME AU QUOTIDIEN

L'équipe du numéro 14



De gauche à droite : Agathe Orain (ALO), Suzanne Vilbois (SZV), Tracy Yen (TY), Nadir Meziane (MEZ), Chloé Le Roy (CLR) et François Rey (FR).

Pas sur la photo : Ante Guilmoto Zupanov, Aurélie Lemoing (AurLMG), Hind Ben Othman (HBO), Hassina Rahim, Éléa Risacher et Léonard Ritte. Remerciements à : Léna Couffin (LEC), Yohann Duchemin et Kerstin Hausbei

Editorial

« Il faut au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une » (Barbara Cassin)



Autrefois considéré comme un obstacle au vivre ensemble, le plurilinguisme est aujourd'hui perçu comme une richesse. Avec notre formation de germanistes, nous cultivons ce plurilinguisme tous les jours, en nous confrontant au français et à l'allemand, et pour certain.e.s, les origines géographiques et familiales ajoutent encore d'autres langues à l'équation.

La mondialisation et l'intégration européenne alimentent à leur manière cette nécessité de former des individus plurilingues. Si la première semble nous condamner à devoir écrire « anglais : lu, écrit, parlé » sur nos CV, la seconde nous montre qu'il existe des moyens pour maintenir les langues sur un pied d'égalité, avec l'usage de la traduction par exemple. Pour définir le plurilinguisme, nous reprenons ici les mots du président de l'Observatoire Européen du Plurilinguisme, Christian Tremblay, selon lequel « *est plurilingue la personne qui parle (à divers niveaux de compétences) plusieurs langues* ». Le plurilinguisme renvoie aux différentes langues maîtrisées par un individu. Il ne doit pas être confondu avec le multilinguisme, qui est l'aspect d'une société où cohabitent un grand nombre de langues, sans que les individus qui la composent ne les parlent toutes. Nous nous appuyons sur cette distinction dans notre dossier.

Comment ce plurilinguisme se manifeste-t-il dans nos vies de tous les jours ? Cette

question nous a guidé.e.s tout au long de l'année. Pour s'interroger sur son propre plurilinguisme, la rédaction d'Asnières-à-Censier a testé pour vous l'exercice de la biographie langagière. Dans la suite du dossier, les responsables du lycée Honoré-de-Balzac et les habitant.e.s du quartier de Belleville présenteront le plurilinguisme en tant que fait collectif. Grâce aux témoignages de Jacques Pezet et de Tania Lenglemann, nous verrons quelles sont les suites d'une scolarité plurilingue et ce qu'il advient de l'usage des langues dans un métier. Enfin, la philologue, philosophe et nouvelle membre de l'Académie française Barbara Cassin, dont nous avons étudié l'œuvre au premier semestre dans le cadre d'un séminaire sur les « intraduisibles » en philosophie, nous donnera en exclusivité son avis sur la question du plurilinguisme. Elle nous expliquera comment le plurilinguisme est abordé par la recherche et quelles sont ses implications politiques.

Et vous trouverez bien-sûr aussi dans ce numéro les rubriques habituelles de la revue avec des *Lettres de Berlin* et de Paris, un apéro pro et un spectacle de l'atelier de théâtre franco-allemand saisis *Sur le vif*, une première impression du métier de la *Recherche* et de nouveaux portraits *Alumni*. Trouvez-vous la solution du *Qui suis-je?*

*Suzanne Vilbois, directrice du dossier
Chloé Le Roy, rédactrice en chef*

DOSSIER : LE PLURILINGUISME AU QUOTIDIEN

« Il faut au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une »
[Barbara Cassin](#), *Entretien avec Fabienne Bogært*

BIOGRAPHIES LANGAGIÈRES

PLURILINGUISME ET HISTOIRE INDIVIDUELLE

Dialecte, langue scolaire, langue officielle, langue non-transmise : la manière dont un individu est lié à une langue prend mille et une formes. Une Sprachbiografie, ou autobiographie langagière, est un exercice auquel se prêtent les plus grand.e.s écrivain.e.s – au nombre desquel.le.s Hannah Arendt et Elias Canetti.

Le projet « Le plurilinguisme au quotidien », conduit par Sarah Neelsen au premier semestre, a été l'occasion d'aborder le plurilinguisme dans une perspective autobiographique. Cet exercice est un moyen d'examiner son rapport aux langues : par un souvenir, par un sentiment, par une anecdote familiale... L'enfance est un moment-clef de l'autobiographie : classique. En tant que période de découverte des langues, la biographie langagière n'échappe pas à la règle. En définitive, nous avons tous une histoire plurilingue.

LE BAGAGE DE L'HISTOIRE : TAÏWANAIS, CHINOIS ET JAPONAIS

Je suis née à l'année où deux Allemagnes venaient d'être réunies, tout juste. C'est environ 50 ans après que le Japon a rendu Taïwan à la Chine, plus précisément à la République de Chine qu'on appelle à l'époque. C'était avant que le parti communiste n'ait pris le pouvoir.

Ma maman, environ 40 ans plus vieille que moi, a toujours vécu à Taïwan et à cette époque où les cultures asiatiques se mélangent à cause de la Guerre. À l'arrivée des Chinois démocrates évacués par les communistes, le dialecte taïwanais devenait un tabou au profit de la langue chinoise traditionnelle et afin d'assimiler le peuple taïwanais. Les années 1950 et 1960 sont l'époque du totalitarisme du gouvernement, le dialecte taïwanais a été totalement interdit dans la sphère publique.

Quand j'étais toute petite, ma maman m'a dit qu'elle devait payer une amende à 50 centimes

de yen taïwanais si on parlait cette langue et se faisait attraper par les policiers. 50 centimes de

yen taïwanais, c'était équivalent d'un gros bol de nouilles chinoises chaud et délicieux, à partager avec les frères et sœurs issus de la famille pauvre.

« Alors c'est notre langue maternelle, tu dois savoir le parler », m'exigeait-elle. Elle a toujours cette haine contre les Chinois démocrates et une nostalgie envers l'époque de colonisation japonaise. Comme la radio a été importée par les Japonais, il n'y avait pas de mot équivalent en taïwanais. Alors ce vocabulaire ラジオ a continué à être employé par nous, les colonisés.

À l'école, j'apprenais le chinois et l'anglais. Mais je suis partie en France après mes études universitaires. J'ai ainsi abouti à un tout nouvel apprentissage des langues (français et allemand).

„BIEDE OHNE SCHNABS!“

Meine Mutter war 19, als sie mit meinem Vater Belgacem nach Deutschland kam. Mein Vater arbeitete als Dreher für Volkswagen in Schichtarbeit und hatte eine 3-Zimmer-Wohnung im Untergeschoss eines Mehrfamilienhauses in Kassel. Er war also von Montag bis Freitag 12 Stunden täglich auf der Arbeit und musste manchmal auch am Wochenende einige Schichten schieben. Meine Mutter war also seit ihrem ersten Tag in Deutschland die meiste Zeit alleine zuhause. Für einen Familienmenschen, wie sie es war, nur sehr schwer zu ertragen.

Nach genau einem Jahr hatte sie dann ihr erstes Kind. Sie pflegte einige wenige Bekanntschaften mit anderen tunesischen Frauen, deren Männer ebenfalls für Volkswagen arbeiteten. Diese Bekanntschaften waren für sie sehr wichtig, denn im Alltag war meine Mutter auf sich selbst gestellt und die deutsche Sprache und das deutsche Leben waren ihr absolut fremd. Die Frauen unterhielten sich über Kinder, Einkauf, Arztbesuche und über ihre Männer und hier und da fiel auch mal ein deutsches Wort. Das erste Wort, das meine Mutter nach „Deutschland“ gelernt hatte, war „Arbeit“, mit einem gerollten „r“. Denn ihr Mann war immer auf der „Arbeit“. Es kamen dann schnell Nahrungsmittel hinzu, die für meine Mutter etwas Besonderes waren, da sie sie in Tunesien so noch nicht kannte: „Bruttschen“, also Brötchen, „Gidschäbt“, Ketchup und „Bärlina Kuchne“, Berliner Pfannkuchen.

Als meine Mutter 30 wurde, hat sich ihr Traum erfüllt: Mit meiner Geburt erreichte sie ihr Ziel einer 6-köpfigen Familie. Zwischen der Geburt meines Bruders, das dritte Kind, und mir, hatte sie zwei Fehlgeburten, dementsprechend kam ich relativ spät zu der Familie hinzu. Ich verbrachte also meine ersten Jahre sehr eng mit meiner Mutter zusammen, denn meine Geschwister gingen alle schon auf die Schule und mein Vater musste nach wie vor für Volkswagen hart arbeiten. Er war also nur selten präsent. Meine Geschwister sprachen mit mir Deutsch und meine Mutter Tunesisch mit einigen deutschen Begriffen. Als Kind konnte ich aber die Sprachen nicht voneinander unterscheiden und lernte einfach von allen um mich herum, aber vor allem von meiner Mutter, die mich zu all ihren Einkäufen und Arztbesuchen mitnahm.

Mit 5 Jahren durfte ich schon meine ersten gesellschaftlichen Erfahrungen mit Deutschen machen. Relativ früh, verglichen zu meinen Geschwistern, denn niemand von uns besuchte den Kindergarten, sowas gab es in Tunesien nicht und Kinder wurden bis zum Schulalter zuhause erzogen. Meine Geschwister lernten die Deutschen also erst in der Schule richtig kennen. Mir gab aber meine Mutter etwas mehr Vertrauen, in dem sie mich beim Bäcker immer selbst sprechen ließ, während sie stolz danebenstand. Ich bestellte also brav "Berlin Kuchen", "Bruttschen" und durfte mir manchmal auch etwas selbst aussuchen, aber ich sollte immer dazusagen: "Beide ohne Schnabs", denn wir waren Muslime und natürlich auch noch Kinder. Ein "Kuchen" mit "Schnaps" war also Tabu.

HBO

ÉLLEF

Mes grands-parents ont pour langue maternelle le lothringier platt, ou lothringisches Rheinfränkisch en allemand, ou francique rhénan de Lorraine en français. Ils tenaient à ce que j'apprenne l'allemand, une langue très proche de la leur... En francique lorrain, les nombres se disent èins, zwei, drèi, vier, fünf, sécks, siwwe, acht, nien, zéhn, éllef.

J'ai commencé à apprendre l'allemand à huit ans, ce qui pour mon grand-père était déjà bien tard pour une telle entreprise. Agacé que je ne sois toujours pas germanophone à cet âge, il se résolut à m'apprendre l'allemand lui-même. C'est ainsi qu'il m'enseignait les jours, les mois et les nombres. Celui qui venait après dix se prononçait « euleuf », ce que, du haut de mes huit ans, je rapprochai immédiatement du français « œuf ». Peut-être que « onze œufs » se disait « euleuf œufs » ? La sonorité des autres nombres était sans saveur, seul celui qui se tenait entre dix et douze m'inspirait un mot connu, et me faisait rire. Je dus réapprendre les nombres trois mois plus tard, cette fois-ci dans une salle de classe et devant un professeur, monsieur Benjamin, c'est-à-dire dans un vrai cours d'allemand. Selon ce professeur, on disait en allemand « *acht, neun, zehn, elf* ». Les « eu » du « euleuf » avaient disparu, et il me fut impossible de rétablir la vérité : « onze » se disait « elf ». Monsieur Benjamin ne répondit pas à mon objection, pas plus que les autres élèves, lorsque, pendant la récréation, je tentai de les convaincre que « onze » se disait en allemand « éllef ». Impossible de les rallier à ma cause, mais qu'importe, pour moi, « onze » serait « éllef ». Cette décision n'est pas le fruit de la naïveté d'un enfant de huit ans : s'il est une langue qu'un homme maîtrise parfaitement, c'est sa langue maternelle, n'est-ce pas ? Pour cette raison, il me parut bien plus rationnel de croire mon grand-père. Je n'ai par la suite plus jamais entendu parler d'« éllef »,

et me suis résignée à croire mes professeurs lorsqu'ils m'avançaient que « onze » devait être traduit par « elf ». Dans les dictionnaires et dans les manuels, la variante grand-paternelle était intouchable, si bien que je finis par l'oublier, l'ayant définitivement remplacée par « elf ».

Il n'y a que dans un manuel de *platt* qu'il exista de nouveau, précédé d'un « zéhn », et même suivit d'un « zwöllef ». Mon grand-père ne s'était pas trompé, lorsqu'il m'avait soutenu que « onze » se disait « éllef », pas plus que monsieur Benjamin qui y avait opposé un « elf » : la réponse à ce malentendu, c'était le *platt*, mais l'enfant de huit ans n'avait jamais entendu parler du *platt*, il ne connaissait que l'allemand.

Voici sans doute une des grandes difficultés que connaissent ceux qui parlent une langue dialectale : ils pensent maîtriser la langue de culture officielle aussi. Certes ils la lisent et l'entendent, mais la parler est un tout autre problème. Le francique lorrain possède un atout, celui d'être très proche de l'allemand standard. Il suffit donc pour se faire comprendre des locuteurs allemands, et mon grand-père n'avait pas fait de différence entre « elf » et « éllef » car il n'en avait jamais eu besoin.

UND PLÖTZLICH WAR DAS WORT DA

Ich muss ziemlich früh in mir, dem kleinen Franzosen, die Existenz einer anderen Sprache, und zwar der deutschen, empfunden haben. Dessen war ich mir aber kaum bewusst, bis ein Ereignis mich daran erinnerte.

Es war im Gymnasium während des Deutschunterrichts. Ich war in der achten oder neunten Klasse und ungefähr vierzehn Jahre alt. Ich sehe noch die Szene. Ich saß in der zweiten Reihe unseres seit der sechsten Klasse dem Deutschunterricht gewidmeten Klassenzimmers. Immer am gleichen Platz im Zentrum, dem Studienrat fast gegenüber. Ich mochte diesen kleinen Raum – wir waren nicht mehr als fünfzehn Schüler – und ich denke immer mit Zärtlichkeit daran.

Auf einmal fragte der Studienrat: „Was braucht man unbedingt in einem Auto, damit es funktioniert? ». Sofort, ohne darüber nachzudenken, reagierte ich und sagte: „Einen Motor!“

„FOR GOD'S SAKE, PEOPLE, DAS IST DOCH NICHT SO SCHWIERIG, QUAND MÊME !“

Quand le plurilinguisme s'emmêle les pinceaux

Il y a quelques temps, je rentrais tranquillement chez moi, quand j'ai reçu un appel de ma voisine. Rien de bien inhabituel, me direz-vous. Ma voisine, appelons-la Olga, est une adorable petite vieille dame un peu à l'ouest, qui a une obsession dans la vie : pouvoir garer sa petite voiture devant chez elle afin de pouvoir en faire sortir petits-enfants, courses et chien sans devoir courir partout. Pour ce faire, il faut que mon père gare la sienne devant notre portail, où personne n'ose se mettre, laissant un espace tout juste suffisant entre le lampadaire et son véhicule pour qu'Olga puisse se faufiler avec le sien. Olga est donc souvent à l'affût pour voir si la place va être libre ou pas. Sauf qu'Olga et mon papa ne sont pas de grands communicants, ce qui mène le plus souvent au scénario suivant : Olga m'appelle pour me demander de dire à mon géniteur de déplacer son tas de ferraille à l'endroit idoine.

J'avoue que, ledit scénario se répétant régulièrement, je m'agace parfois de ce rôle de

Sobald ich diese Worte ausgesprochen hatte, wurde ich vom Deutschlehrer grob angebrüllt: „Natürlich hat ein Wagen einen

Motor, sonst wäre er keiner! So eine dumme Antwort“. Ich war über diese brutale Ansprache sehr schockiert, doch bevor ich mich besonnen hatte, sagte ich im Nu: „Benzin.“ Der Lehrer war verblüfft, da wir das Wort noch nicht gelernt hatten, und weil er es uns in dieser Lektion lehren wollte. Noch erstaunter war ich, weil ich selbst nicht wusste, dass ich das Wort kannte. Es war aus meinem Kopf unmittelbar hinausgesprungen. Der Lehrer, der mich nicht gern hatte, dachte sicher, dass es ein Wort war, das ich zu Hause im Mund meiner Mutter, die Deutschlehrerin war, also einer Kollegin von ihm, gehört hatte. Immerhin ließ er mich von nun an in Ruhe, obwohl ich nie akzeptierte, seinen für mich schlechten Akzent zu übernehmen.

Ich war von dieser Erfahrung sehr beeindruckt. Wenn ich darüber nachdenke, war es das erste Mal, dass ich wahrnahm, dass ich von der deutschen Sprache in mir einen Teil hatte, der schon da und nicht zu lernen war. Woher das kam? Das ist eine andere Geschichte.

FR

hibou messenger qu'on me refile. Cette fois, il m'est venu spontanément en tête cette phrase : *“For God's sake, people, das ist doch nicht so schwierig, quand même !”* Et là, je me suis arrêtée net, un peu assommée par ce mélange linguistique incongru concocté par mon cerveau polyglotte. Il m'arrive souvent désormais de passer sans y penser d'une langue à l'autre, notamment avec deux amies qui parlent elles aussi couramment mes trois langues. Parfois, c'est quand même un peu déconcertant ! Il faut dire qu'étant née en France, puis ayant passé une partie décisive de mon enfance avec une *nanny* anglophone, pour ensuite apprendre l'allemand de manière intensive à l'école, avant de travailler en Allemagne et en Ecosse, j'ai déjà un sacré bagage multilingue dans ma vie. Ajoutez à cela des loisirs culturels souvent en anglais ou en allemand et une carrière professionnelle débutante (traduction, enseignement, recherche) où ces trois langues jouent un rôle capital, et il semble bien que je sois condamnée à passer pour une bêcheuse trilingue pour le restant de mes jours. Bizarrement, je le vis bien.

ALO

REPORTAGE

PLURILINGUISME ET ÉDUCATION

LE LYCÉE INTERNATIONAL HONORÉ-DE-BALZAC



La rédaction d'Asnières-à-Censier s'est rendue les 16 et 19 mars et le 12 avril 2019 à la Cité scolaire Honoré-de-Balzac dans le xvii^e arrondissement de Paris. La question de la coexistence des langues au quotidien nous a conduit.e.s vers cet établissement qui est le seul à proposer à Paris intra muros une option internationale au bac (OIB) en allemand. Nous avons l'intention de rencontrer et d'interviewer le Proviseur, Christian Giraud, sur le plurilinguisme dans son établissement. Le contact pris fin février avec madame Florence Poitevineau, qui est à la fois la secrétaire du proviseur et la responsable des sections internationales, s'est avéré fructueux et chaleureux : une journée portes ouvertes était prévue le 16 mars pour que les parents et les enfants puissent visiter la cité scolaire et effectuer les démarches nécessaires en vue d'une scolarité à Balzac pour la rentrée 2019. Nous y avons été invités. Cette visite sera suivie d'un entretien avec madame Poitevineau le 19 mars, puis avec monsieur Giraud le 12 avril suivant.

JOURNÉE PORTES OUVERTES

16 MARS 2019

Nous étions quatre ce matin-là (CLR, SV, NM et FR) à découvrir la Cité scolaire Honoré-de-Balzac avec les enfants et leurs parents dans une ambiance joyeuse et aussi, nous en apprendrons vite la raison, un peu inquiète. Dès leur arrivée, les visiteurs sont pris en charge par des élèves qui leur font découvrir l'établissement. Le proviseur, monsieur Christian Giraud ouvre ensuite la journée. Sur l'écran, la Cité scolaire impressionne avec ses 5,5 hectares, ses 31000 mètres carrés, avec son collège et son lycée, de 900 élèves chacun. À côté des sections générales, dont certaines sont bilingues, des quatre sections technologiques, de la section audiovisuelle, les six sections internationales, d'arabe, allemand, anglais, espagnol, italien et portugais sont bien sûr l'originalité de l'établissement.

C'est pour les sections internationales que la plupart des parents et enfants sont venus. Car pour y entrer, il faudra franchir plusieurs étapes : déposer, sauf pour les habitants du quartier, un dossier de dérogation à la carte

scolaire auprès de l'établissement d'origine – avec Balzac en premier choix –, déposer le 31 mars au plus tard un dossier d'admission au collège ou au lycée Balzac et, enfin, réussir les tests écrits, qui ont lieu les 7 et 9 mai, et les épreuves orales. Les délais sont donc serrés. Des questions fusent. On y répond que toutes les précisions seront données dans les classes des sections.

Et de fait, les choses s'y précisent. Pour avoir un regard d'ensemble, nous nous sommes répartis entre les classes d'anglais, d'allemand, d'arabe et d'italien et d'espagnol.

La première chose qui frappe, c'est que, sauf pour l'arabe, la réunion se tient dans la langue de la section. En effet, les sections internationales s'adressent à des enfants bilingues de naissance. « Kinder müssen zweisprachig sein » indique-t-on en section allemande. Les tests permettront de vérifier cette aptitude, le rectorat affectant les places en fonction du rang de réussite. Les professeurs conseillent de nouveau aux parents d'indiquer Balzac comme premier choix dans le dossier de dérogation, car les demandes, environ 45 en sixième chaque

année, excèdent les places, limitées à 25 par classe ; en outre, on recrute essentiellement en sixième et en troisième, les effectifs des autres classes se reconduisant d'une année à l'autre.

Des livres dans la langue de la section circulent dans la classe, les professeurs expliquent qu'on recherche la perfection dans la langue « Perfektion in der Sprache » en section allemande. Il y a quatre heures de littérature et deux d'histoire-géographie dans la langue de la section au collège, le reste est en français, le nombre d'heures de langue et littérature passant à six au lycée.

TOUT SUR LES SECTIONS INTERNATIONALES

AVEC MME POITEVINEAU, LE 19 MARS 2019

L'histoire des sections internationales commence pendant l'année scolaire 1988-1989 avec l'ouverture de la section espagnole. Au collège Berthier, également situé dans le xvii^e arrondissement, il en existait déjà une, créée sous l'impulsion de l'ambassade d'Espagne. Son initiative a été la bienvenue à Balzac. Un lycée international : voici ce qui manquait à la ville de Paris. À l'époque, la grande référence était celui de Saint-Germain-en-Laye, qui accueillait depuis 1951 les enfants des personnels de l'OTAN. La section allemande a ouvert à la rentrée suivante. Puis ce fut le tour de la section anglaise, des sections portugaises et arabes ensuite. La section italienne est la plus récente.

Les profils des élèves sont très différents selon les sections. Chez les germanophones, les hispanophones, et les italophones, on rencontre surtout des binationaux, parfois scolarisés dans des structures bilingues dès l'école primaire. Ces trois premières sections entretiennent des liens forts avec les ambassades concernées. Ils sont certes nécessaires pour la reconnaissance et la validation du diplôme, mais pas seulement : l'ambassade d'Espagne a par exemple aidé le lycée à maintenir son niveau de recrutement il y a une vingtaine d'années.

Parents et enfants se détendent. Le tableau peu à peu se précise : certes, le passage de l'école primaire au collège Balzac n'est pas facile, les conditions d'entrée sont rigoureuses, et la scolarité exigeante, mais à la fin, l'enfant bénéficiera d'une « Option Internationale au Baccalauréat » valable aussi bien en France que dans le pays de la section. La présentation s'achève sur le contenu qui va des formes classiques à d'autres plus créatives, comme le projet de théâtre réalisé en parallèle par toutes les sections. La section d'allemand a eu la palme cette année avec la mise en scène du Petit chaperon rouge.

S'il y a de nombreux anciens expatriés dans la section anglaise, les binationaux et les enfants de familles anglophones restent majoritaires. Britanniques, Américains, Sudafricains... C'est la plus diversifiée des sections de Balzac.

Parmi les arabophones, on trouve beaucoup de familles musulmanes et au profil franco-arabes. Il y a déjà eu des lycéens réfugiés aussi. Dans cette section, l'enjeu de la langue est double, puisque la plupart des élèves connaissent l'arabe dialectal et pratiquent l'arabe littéraire en classe. L'ambassade de référence est celle du Maroc – dont le drapeau est hissé dans la cour de l'établissement, à côtés des drapeaux de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal et du Royaume-Uni.

Le contingent lusophone est majoritairement constitué de jeunes issus de familles portugaises, même s'il comprend régulièrement des Brésiliens et des Cap-Verdiens.

Pour réussir une telle scolarité à tiroir, le patrimoine linguistique ne suffit pas. En fait, le cursus en section internationale n'est pas tant un cursus bilingue qu'un cursus biculturel. Cette connaissance d'une deuxième culture, les professeurs essaient de la déceler dès les concours d'admission. Et pour cause : certaines épreuves de l'OIB avoisinent le niveau licence ! Chaque section est donc un échantillon de melting-pot, mais les lycéens n'en ont pas toujours conscience. « Ils sont nés comme ça »,

nous concède madame Poitevineau, « c'est leur culture », avant d'ajouter que « parfois les gens ne savent pas trop à quelle culture ils appartiennent ». En somme, ce bilinguisme est fondateur de leur identité.

Pourtant, beaucoup de parents s'enquièrent de l'enseignement de l'anglais dans l'établissement, souhaitant que leurs enfants commencent leur LV2 le plus tôt possible. On voit donc que malgré ce biculturalisme, invisible pour certain.e.s, l'intérêt pour les langues est bien là.

Que deviennent les Balzaciens après le baccalauréat? Fort de leur expérience plurilingue, certains intègrent des

universités britanniques, américaines ou allemandes.

Pour renforcer la cohésion entre les six sections, des activités communes sont organisées. La dernière en date est une série de mises en scène du Petit Chaperon rouge. Six sections, six interprétations différentes : un résultat très enthousiasmant ! Avec un tel projet, la sphère internationale de Balzac passe d'une évolution en communauté plurilingue, c'est-à-dire un monde où ne sont utilisées que les langues que chacun connaît, à un fonctionnement multilingue, où la variété linguistique est plus grande, et où l'on ne maîtrise pas nécessairement la langue de l'autre.

« MIEUX TROUVERS SA VOIE EN ECOUTANT DES VOIX » : LE POINT DE VUE DE M. LE PROVISEUR

12 AVRIL 201



Monsieur Giraud est le proviseur de la cité scolaire Balzac depuis août 2018. Mais avant de s'attaquer au plurilinguisme balzacien, M. Giraud a eu l'occasion de se confronter à plusieurs langages. Sa carrière commence par la transmission du langage mathématique, en tant que professeur. Puis, en 1992, il s'accoutume aux expressions normandes grâce à son premier poste au Havre en tant que chef d'établissement. C'est en février 2015, après avoir parcouru de nombreux établissements, que M. Giraud quitte la grisaille parisienne pour apprécier le soleil d'une île avec une grande diversité plurilingue : Mayotte.

Mayotte est un département français et donc une Académie depuis 2011. Auparavant, l'île était la plus pauvre des quatre qui forment l'archipel des Comores. Avec la départementalisation, les rapports se sont inversés. Mayotte est devenue la plus grande maternité de l'Europe et les besoins scolaires se font de plus en plus ressentir. D'ailleurs, un collège est construit tous les ans et un lycée voit le jour tous les deux ans.

Aussi, si l'unité politique voulue par la départementalisation est compliquée, l'unité langagière l'est encore davantage. Elle serait même néfaste à la culture et insensée.

A Mayotte, deux dialectes sont principalement parlés mais non reconnus et non écrits : l'un malgache (le Kiboushi) et l'autre comorien (le shimaoré). Leur reconnaissance par la France aurait posé des problèmes diplomatiques avec les Comores. D'ailleurs, l'ONU n'a pas reconnu la départementalisation et l'état comorien lui-même ne reconnaît pas Mayotte comme étant française. Ainsi le français, même si elle est la langue officielle, n'est en réalité qu'une langue secondaire et M. Giraud nous fait comprendre les difficultés qu'engendrent cette départementalisation. Une fois encore, la culture et la politique s'entremêlent.



Mayotte est un département français et donc une Académie depuis 2011. Auparavant, l'île était la plus pauvre des quatre qui forment l'archipel des Comores. Avec la départementalisation, les rapports se sont inversés. Mayotte est devenue la plus grande maternité de l'Europe et les besoins scolaires se font de plus en plus ressentir. D'ailleurs, un collège est construit tous les ans et un lycée voit le jour tous les deux ans .

Aussi, si l'unité politique voulue par la départementalisation est compliquée, l'unité langagière l'est encore davantage. Elle serait même néfaste à la culture et insensée.

A Mayotte, deux dialectes sont principalement parlés mais non reconnus et non écrits : l'un malgache (le Kiboushi) et l'autre comorien (le shimaoré). Leur reconnaissance par la France aurait posé des problèmes diplomatiques avec les Comores. D'ailleurs, l'ONU n'a pas reconnu la départementalisation et l'état comorien lui-même ne reconnaît pas Mayotte comme étant française. Ainsi le français, même si elle est la langue officielle, n'est en réalité qu'une langue secondaire et M. Giraud nous fait comprendre les difficultés qu'engendrent cette départementalisation. Une fois encore, la culture et la politique s'entremêlent.

Aussi pour faire face à cette grande richesse langagière, M. Giraud nous explique qu'elle a été l'expérience des cours en « sifflet » en classe de maternelle, puisque les enfants sont confrontés dès leur plus jeune âge à ce problème de plurilinguisme et de multilinguisme. La salle de classe devient un vrai espace au service des langues. L'enseignant, s'il ne parle pas lui-même mahorais, est accompagné d'un autre enseignant parlant mahorais, les deux travaillant en binôme. Pour arriver à ce résultat, un travail a été fait sur la question de l'accompagnement avec des linguistes, un professeur d'université et une association.

L'important est alors d'éduquer l'oreille. M. Giraud insiste sur la primauté donnée à l'oral : le mahorais est riche, mais la gamme de ses sons n'est pas la même qu'en français, si bien que des locuteurs mahorais peuvent ne pas entendre le français et des locuteurs français ne pas entendre le mahorais. Ainsi, « Plus on parle de langues, mieux on parle la sienne » et c'est dans cette philosophie que s'inscrit l'éducation donnée dans les sections internationales de Balzac.

Nous avons aussi soumis à M. Giraud la fameuse citation de Barbara Cassin : « Il faut au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une. » Bien que non linguiste, M. Giraud a cependant l'expérience de Mayotte. Ce qui est important, explique-t-il, c'est que les populations apprennent à se connaître et à se comprendre. Une langue égale une domination, ce qui traduit une situation plutôt économique qu'humaine. L'économie prend alors le pas sur le vivre ensemble et sur tout le reste. M. Giraud prend aussi l'exemple du chinois : c'est la langue la plus parlée dans le monde, mais il y a peu de lycées qui la proposent. Au Havre, par exemple, se trouve le plus grand port d'accueil des marchandises importées de Chine dans l'UE, mais combien de gens y parlent chinois ? Si l'on se refuse à la prééminence d'une langue sur les autres, ajoute-t-il, il faut apprendre les langues et améliorer leur apprentissage en privilégiant l'oral. Cela signifie qu'il faut passer d'une situation où l'élève est « en position frontale », se contentant d'écouter et de recevoir, comme dans le Mythe de la caverne, à celle où il apprend dans l'échange oral.



http://www.ac-mayotte.fr/index.php/academie/actualites/1584-ouverture-du-college-de-boueni-2eme-phase?fbclid=IwAR2Q_wa8EXMgFcugqojRzp2HSW84ynoFzK7s45nJZsap18yEz-y3e1wEIt8

ENTRETIEN

DE L'USAGE DES LANGUES APRÈS UNE ÉDUCATION PLURILINGUE

JACQUES PEZET, JOURNALISTE ET FACT-CHECKER CHEZ LIBÉRATION : « JEUNE, JE N'AI JAMAIS EU UNE PASSION INCROYABLE POUR DIDL ! »



Que faites-vous aujourd'hui ?

Je suis journaliste et fact-checker à plein-temps pour la rubrique CheckNews du journal Libération. Le fact-checking, ou journalisme de vérification, consiste à vérifier la véracité d'une information. À CheckNews, nous avons fait le choix de vérifier ce qui intéresse les internautes, c'est-à-dire que nous répondons à leurs demandes, qui peuvent être très variées, voire amusantes.

Ainsi, nous avons reçu beaucoup de questions qui nous demandaient de vérifier l'authenticité de vidéos ou de photos prises durant les manifestations des Gilets Jaunes, mais on nous demande aussi : « Pourquoi les gâteaux durs deviennent-ils mous et les gâteaux mous deviennent-ils durs ? » Le domaine des fact-checkers est vraiment très large.

Quel a été votre parcours scolaire ?

La dimension franco-allemande est arrivée très tôt dans ma vie. Dès l'âge de neuf ans, à mon entrée en CM2, j'ai intégré le lycée franco-allemand de Buc, situé dans le département des Yvelines. C'est un lycée composé d'une section allemande et d'une section française.

Les enfants bilingues peuvent entrer dans cet établissement dès la « Grundschule » et les élèves français seulement francophones comme moi ne peuvent y entrer qu'à partir du CM2. Pour y être admis, il faut réussir des tests de mathématiques et de français. Jusque-là, la langue allemande n'avait eu que peu d'importance sur ma vie. Je suis né au Honduras, d'une mère hondurienne et d'un père français. Et même si nous avons très vite emménagé en France, je considère l'espagnol comme ma langue maternelle, dans le sens où c'est la langue de ma mère, de la famille de ma mère. C'est la langue familiale et j'ai peur

d'oublier cette langue avec le temps. Le français est la langue avec laquelle je me sens le plus stable, avec laquelle je pense dans ma tête (même si plusieurs langues ont tendance à se chevaucher !). C'est la langue que je maîtrise le plus finement. Aussi, pour en revenir à mon rapport à l'allemand, je n'avais dans ma famille que deux tantes qui vivaient en Allemagne, et elles n'étaient même pas allemandes ! Jeune, je n'ai jamais eu une passion incroyable pour Diddl ! J'ai donc continué mon parcours scolaire dans cet établissement à l'ambiance très européenne et élitiste jusqu'à la fin du lycée... J'ai obtenu mon baccalauréat « Section S » de justesse, après avoir passé quatre épreuves : mathématiques, physique-chimie, allemand (dissertation) et philosophie. Je suis l'un des seuls de ma promotion à avoir choisi d'entrer à l'université après mon baccalauréat. Tous mes camarades se sont dirigés vers des classes préparatoires, ou des écoles de médecine. Moi, je savais que je ne voulais pas faire ça. Après quelques temps passés sur APB qui démarrait à peine, je suis finalement accepté pour la Licence 1 allemand-économie à la Sorbonne-Nouvelle Paris 3, et donc à Asnières. Je suis donc arrivé en 2009. Le premier jour, les professeur.e.s nous ont présenté toutes les formations, notamment le master de journalisme. J'ai tout de suite été très attiré par cette formation, et j'ai changé le jour-même de cursus : direction la licence « allemand-communication » !

En deuxième année, j'ai obtenu une bourse d'études pour partir cinq mois à Göttingen, grâce au DAAD. Ce fut une expérience extraordinaire et d'ailleurs le retour à Paris en février 2011 a été un peu compliqué. J'ai ensuite fait ma L3 à Paris, année durant laquelle je réalise mon premier stage de journaliste chez Rue89. Puis je suis retourné en Allemagne, à la Freie Universität de Berlin pour effectuer mon master 1. C'est à ce moment-là que je rencontre celle qui allait devenir ma femme. L'année suivante, je candidate au master 2 de journalisme

franco-allemand. Le premier semestre était consacré aux cours. Lors du deuxième semestre, je réalise un stage d'un mois en France chez Rue89 puis un stage de deux mois à Berlin chez NTV, sur la vie politique allemande.

Une période pleine de stages...

Après l'obtention de mon Master 2, j'ai commencé une longue période de stages. J'ai commencé par prolonger d'un mois mon stage chez NTV puis j'ai réalisé un stage d'un mois chez Arte Info. Ensuite, j'ai fait un stage d'un mois au Tageszeitung. Je voulais atteindre mes objectifs : faire du journalisme et être en Allemagne. Par la suite, j'ai obtenu un stage de deux mois dans une boîte de production qui bossait pour Arte puis un stage de service vidéo chez AFP. Après toute cette période de stage, il a bien fallu commencer à travailler ! Je suis donc retourné chez Rue89 en tant que Freelance. Quelques temps après, j'ai vu passer une offre d'emploi pour Libération et j'y suis encore aujourd'hui !

Quel a été votre meilleur souvenir à Paris 3 ?

J'ai de nombreux bons souvenirs, notamment des cours ou de manière plus générale des bons rapports avec les enseignants. Après d'un point de vue factuel, on peut dire que mon premier travail journalistique a été un documentaire de 52 minutes sur Pierre Bertaux, réalisé à la demande de ce qu'allait devenir l'amicale des anciens élèves !

Barbara Cassin disait lors d'un entretien avec Fabienne Durand-Bogaert : « Il faut au moins deux langues pour savoir qu'on en parle une. » Qu'en pensez-vous ?

Je suis plutôt d'accord avec elle ! Le plurilinguisme est très important dans ma vie et pour maîtriser ces langues, j'ai étudié les mécanismes puis je les ai comparés. J'ai commencé dans la vie avec deux langues, le français et l'espagnol. Puis l'allemand est apparu. Elle est pour moi la langue du quotidien en Allemagne mais aussi la langue du professionnel. Je la maîtrise de manière très précise mais j'ai un rapport moins affectueux avec elle. Quant à l'anglais, c'est la langue des rapports amicaux,

amoureux, professionnels. Et enfin, quand j'ai rencontré ma femme, le suédois est venu s'ajouter à la liste ! Je ne le maîtrise que très peu et nos conversations sont complètement plurilingues ! Nous avons notre propre langue, faite sur des bases d'anglais et avec l'ajout de quelques mots allemands et suédois.

Lorsqu'il s'agit de faire les courses, nous nous disons : « Let's do einkaufen ! »

Propos recueillis par CLR

ENQUETE DE TERRAIN

BELLEVILLE : LE MULTILINGUISME À L'ÉCHELLE D'UN QUARTIER

Ligne 2, direction Nation. Pour notre enquête de terrain sur les quartiers plurilingues, c'est Belleville qui a retenu notre attention. Nous descendons à la station du même nom, à la recherche de riverain.e.s, de badaud.e.s, de commerçants, d'associatifs à qui poser les questions suivantes : « Quelles langues parle-t-on à Paris ? Avec qui ? Comment les communautés linguistiques communiquent-elles les unes avec les autres ? » Dans le XIXe arrondissement, notre chemin a croisé celui de l'Association de Culture Berbère, où nous avons rencontré Belaïd Addi, enseignant de langue kabyle, et la Maison de Bas de Belleville, où Margot Monsillon dirige les ateliers sociolinguistiques de français. Ils nous ont reçus dans les locaux de leurs associations et nous ont donné leurs avis sur le plurilinguisme dans le quartier. La ville de Paris n'est finalement pas aussi monolingue qu'il n'y paraît... Cliquez sur les questions pour écouter les réponses.

SZV

MARGOT MONSILLON, LA MAISON DU BAS DE BELLEVILLE



Quelles langues utilise un plurilingue au quotidien ? / Quel rapport entretiennent ces langues avec le français ?

Définirez-vous Belleville comme un quartier plurilingue ? / Quelle est l'importance du français dans le quartier ?

Faut-il nécessairement passer par le français pour vivre à Paris ?

Ces langues peuvent-elles cohabiter ?

Propos recueillis par HBO & FR
Montage : Yohann Duchemin & AurLMG

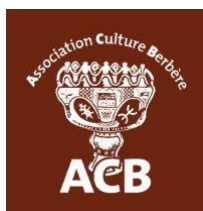
PETITE PAUSE À LA BOULANGERIE TUNISIENNE DU BOULEVARD DE BELLEVILLE

Là-bas, vous pouvez vous exprimer dans la langue de votre choix : arabe tunisien, kabyle, hébreu, français, anglais...

Écoutons Hind commander un makroudh, une pâtisserie tunisienne.

Propos recueillis par HBO & FR
Montage : Yohann Duchemin & AurLMG

BELAÏD ADDI, ASSOCIATION DE CULTURE BERBÈRE



Qu'est-ce que l'ACB ?

Pourquoi prendre des cours de kabyle ?

Où entend-on parler kabyle ?

Le plurilinguisme de Belleville

Propos recueillis par Hassina Rahim et SZV
Montage : Kerstin Hausbei

GRAND ENTRETIEN

BARBARA CASSIN, LE PLURILINGUISME EN PHILOSOPHIE



Barbara Cassin est philosophe et philologue, helléniste et germaniste. Médaille d'or du CNRS en 2018, elle est élue à l'Académie française la même année. Ses travaux sont traversés par des problématiques liées au plurilinguisme, du projet du Vocabulaire européen de la philosophie – Dictionnaire des intraduisibles, qu'elle a dirigé, à son livre La Nostalgie, qui retrace des histoires de langues et d'exils, en passant par son exposition Après Babel, qu'elle a elle-même commenté dans les audioguides.

Après avoir travaillé sur plusieurs de ses œuvres au premier semestre, nous l'avons contactée afin de lui poser quelques questions sur le plurilinguisme.

Nous lui avons soumis [un article de 2007 de Christian Tremblay](#), président de l'Observatoire européen du plurilinguisme, dans lequel il opère une distinction d'une clarté et d'une rigueur peu usuelles entre ce concept et celui de « multilinguisme », et dont nous reproduisons ici une citation clé : « Alors que "plurilingue" désigne la personne qui parle (à divers niveaux de compétences) plusieurs langues, une société est dite "multilingue", à la fois lorsqu'il y a connaissance par les individus de plusieurs langues et lorsqu'il y a simple coexistence de plusieurs langues dans cette société. » L'article adopte une position critique vis-à-vis des pratiques européennes en la matière.

Nous lui avons demandé son avis sur le sujet à la lumière de cette réflexion et de celle de Jürgen Trabant dans son ouvrage *Globalesisch oder was?* (C. H. Beck, 2014) A notre grande surprise vu toutes ses activités, et pour notre plus grand plaisir, elle a accepté de prendre de son temps pour nous répondre. Voici ce qu'elle nous a confié : pour ce numéro de la revue *Asnières-à-Censier*, nous travaillons sur le thème du plurilinguisme. Parmi les références sur lesquelles nous travaillons figurent notamment un article de Christian Tremblay, et le livre de Jürgen Trabant. Nous aimerions vous interroger d'abord sur ces deux points de vue, avant d'en venir plus précisément à vos travaux, que nous avons abordés dans une perspective de germanistes, conformément à notre formation.

A la lecture de vos œuvres, notamment du Dictionnaire des intraduisibles ou de Philosopher en langues, le plurilinguisme apparaît comme un enjeu majeur de votre réflexion. Alors qu'une langue commune de communication appauvrirait les autres langues et les relèguerait au statut de langues vernaculaires, vous défendez la pluralité et l'égalité des langues. Partagez-vous la distinction faite par Christian Tremblay entre « plurilinguisme » et « multilinguisme » ? Y ajouteriez-vous quelque chose ? En donneriez-vous une définition différente d'un point de vue philosophique ou politique ?

Oui, la distinction entre plurilinguisme et multilinguisme explicitée par Christian Tremblay me paraît tout à fait juste, dans sa définition comme dans ses implications. La

confusion ne cesse de perdurer dans les instances européennes par exemple, même si la conscience de la différence entre les termes et surtout celle du dommage politique entraîné par leur confusion se sont faits de plus en plus vifs – l'article que vous citez est déjà bien ancien !

Sans doute avons-nous tous contribué à cette prise de conscience, à commencer par Umberto Eco (« La langue de l'Europe, c'est la traduction »), Heinz Wismann et Pierre de la Combe, Christian Tremblay, Jürgen Trabant et bien d'autres, dont les interprètes et les traducteurs eux-mêmes au sein de la commission européenne, chacun singulièrement dans son travail quotidien et non en tant que département ou service. Je me souviens d'avoir été applaudie par les cages de

verre quand j'avais présenté une charge contre le Globish, en tant qu'« expert à haut niveau » (comme on dit en français) dans la Commission Figel créée en 2006 « pour donner un nouvel élan au multilinguisme », alors même que ma demande d'aide pour le Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des intraduisibles s'était vu opposer la réponse : « Nous n'aidons que la traduction assistée par ordinateur ». Où l'on voit que la distinction entre plurilinguisme et multilinguisme n'était pas stabilisée, et que sous le terme de « multilinguisme », on valorisait de fait, quand on était Jan Figel, le plurilinguisme.

Christian Tremblay dit aussi que « Le concept de multilinguisme est un concept ambigu que l'on retrouve avec son ambiguïté dans tous les débats européens à propos de la question européenne des langues. » Comment l'Europe peut-elle se donner les moyens, selon vous, de devenir une société véritablement plurilingue, et non un simple espace de cohabitation de différentes langues ?

Le vrai moyen selon moi pour que l'Europe devienne un espace plurilingue est de valoriser la traduction. Jusque et y compris dans les programmes scolaires et dans ce qu'on appelle dans le jargon européen lifelong learning. J'avais pour cette raison proposé un observatoire de la traduction par exemple (un observatoire de plus...), et surtout demandé que l'on favorise les éditions bilingues, texte original et traduction – ce que j'ai toujours tenté de faire dans ma carrière d'éditrice : faire flâner l'autre langue, même à qui ne la connaît pas, et donner les moyens de comprendre, par un glossaire par exemple, ce qui est « autre » dans la sémantique comme dans la syntaxe. Je l'ai fait personnellement pour le grec ancien notamment, quelque difficile que soit réputé le texte (ainsi du Poème de Parménide, du Traité du non-être de Gorgias ou de la Métaphysique d'Aristote), et bien sûr avec le Dictionnaire des intraduisibles : il faut entrer dans ce savoir-faire avec les différences qu'est la traduction. Cela me paraît un geste politique essentiel, et je fais de la traduction le nouveau paradigme des sciences humaines.

Comment définiriez-vous votre rapport à la langue allemande et à l'Allemagne de votre génération (par rapport à la génération actuelle) ? Au cours de notre séminaire sur vos travaux, il nous est apparu que nombre de figures tutélaires de votre formation sont allemandes (Heidegger, comme figure plutôt négative, et Heinz Wisman pour la méthode philologique), est-ce aussi votre sentiment ? Pourquoi ces figures précisément ? Par ailleurs, la langue allemande semble occuper une place particulièrement importante dans le Dictionnaire – c'est l'une des langues les plus représentées, avec le plus d'entrées. Peut-on dire que les rapports philosophiques entre le français et l'allemand sont au cœur du Dictionnaire comme on a pu dire que le moteur franco-allemand était au cœur de l'Europe ?

Je suis philosophe. C'est un monde fabriqué et balisé par des penseurs qui sont dès l'origine – mais ce mot est lui-même suspect – grecs d'abord puis, souvent, allemands. Heidegger, de fait, noue l'origine de la philosophie à la Grèce et son histoire à l'Allemagne, en enracinant à chaque fois la langue dans le peuple et, très précisément, dans la race : la langue grecque, dit-il en 1930, « philosophait elle-même en tant que langue et configuration de langue », et cela vaut de « toute langue authentique » selon un degré qui se mesure « à la profondeur et à la puissance de l'existence d'un peuple et d'une race qui parle la langue et existe en elle ». Or, conclut-il, « ce caractère de profondeur et de créativité philosophique de la langue grecque, nous ne le retrouvons que dans notre langue allemande ». La messe philosophico-pensante est dite !

Pour ma part, j'ai fabriqué le Dictionnaire des intraduisibles justement pour prévenir deux dangers qui me semblent encore menacer l'Europe. Le premier, c'est le Globish, lié à la folie évaluative et nivelante d'un monde européen d'experts. Le second, c'est celui que j'appelle après Jean-Pierre Lefebvre le « nationalisme ontologique », dont la citation de Heidegger est l'évident témoignage. Une partie de mon travail a consisté à lutter contre cette hiérarchie des langues et des peuples, qui fait que l'allemand serait plus grec encore que le grec. Donc, travailler d'autres symptômes de différences des langues que celles qui travaillent le grec et l'allemand : comprendre

que Mind ou Aimer ou Saudade ou Sobornost ou Leggiadria sont des termes philosophiquement intéressants et notables – un panthéon et pas une église, comme dit Humboldt. On trouve à l'évidence dans notre Dictionnaire beaucoup de mots grecs et beaucoup de mots allemands, vecteurs de ces deux traditions philosophiques majeures, mais à mes yeux son plus grand intérêt est de faire place à d'autres vecteurs et d'autres singularités. Quant au français, c'est d'abord une langue philosophique entre autres, mais c'est aussi la métalangue du dictionnaire lui-même, ce pourquoi il est nécessairement omniprésent. Sans doute faut-il alors se demander en quoi ce dictionnaire est-il français, lié à la French Theory si l'on veut – post-derridien, deleuzien et même lacanien... C'est ce qui rend si passionnantes ses traductions, c'est -à-dire ses réinventions dans d'autres langues et d'autres cultures, une dizaine aujourd'hui. Où l'on voit en tout cas que le moteur franco-allemand, s'il est au cœur de l'Europe, n'est pas, et loin de là, au cœur du Dictionnaire.

Il n'y a pas de projet de traduction du Dictionnaire vers l'allemand exposé dans *Philosopher en langues*. Existe-t-il aujourd'hui un tel projet ? Si oui, comment cela se passe-t-il ? Et si non, pourquoi ?

Non, il n'y a pas aujourd'hui de projet de traduction en allemand, seulement des velléités, et encore. Je vois au moins deux causes à cela. La première, c'est que le monde éditorial allemand a déjà un dictionnaire

énorme et passionnant, le Ritter, qui draine les forces et les fonds. Sa perspective, peut-être faut-il dire son horizon, n'est pas la même : il est gadamérien d'inspiration, donc encore très heideggérien – on y fait une place à l'italien de la Renaissance, au français de Descartes, à l'anglais de l'utilitarisme ou du pragmatisme, etc., mais il ne s'agit pas de comparer les réseaux et les dispositifs syntaxico-sémantiques : il s'agit de l'histoire historique de la philosophie, et le savoir-faire avec les différences n'est pas son propos ; cependant il occupe largement le terrain.

La seconde raison est que l'Allemagne entre Heidegger et Francfort-Habermas n'en a pas besoin ou croit n'en avoir pas besoin, et que je n'ai pas rencontré quelqu'un qui aujourd'hui ait le temps, l'énergie et le désir de se consacrer à cette réinvention dans sa langue. Chaque traduction du Dictionnaire est dirigée par une personnalité qui a une intention pour sa langue et sa cultures philosophiques, que j'ai à chaque fois détaillée dans mon Eloge de la traduction (ouvrage lui-même non traduit en allemand). Aucune intention de ce genre ne s'est faite jour dans l'Allemagne d'aujourd'hui, d'ailleurs très anglo-saxonisée. Il ne serait pas inintéressant pourtant, y compris politiquement, de soustraire la différence des langues à l'historialité étymologisante et racialisante de Heidegger comme au consensus éthico-analytique et supra-linguistique de Habermas...

Propos recueillis par TY

GRAND ENTRETIEN EN ALLEMAND

TANJA LELGEMANN : LES MÉTIERS DU PLURILINGUISME

Wie arbeiten Sie? Wählen Sie selbst die Kunstwerke aus, die Sie in den Audioguides kommentieren?

Ich treffe mich zunächst mit dem Auftraggeber (Museumsdirektor, Kurator...) diskutiere den Ansatz, den die Audiotour für die betreffende Sammlung oder Ausstellung haben sollte. Ideell lege ich zusammen mit dem Verantwortlichen die zu kommentierenden Kunstwerke aus. Häufiger kommt es aber vor, dass ich den Ausstellungsplan mit Hängung erhalte oder nur die Liste der Ausstellungsobjekte und selbst eine Liste vorschlage. Die Liste muss alle Räume und Aspekte einer Ausstellung gleichmäßig berücksichtigen und decken und Raum für besondere Geschichten geben. Dann erarbeite ich, häufig zusammen mit dem Autor, der dann schreibt, das sogenannte "creative treatment", ein Dokument, das den Ansatz und die Geschichte vorstellt mit der Liste der zu kommentierenden Werke, inklusive Länge und Art der Erzählung:

- klassischer Ansatz: ein Erzähler, der die Kunstwerke kommentiert)
- "Interview driven" (Erählung mit Integration eines oder mehrerer Interviews mit dem Kurator oder anderen Experten)
- Dramatized Tour: eine Art Hörspiel mit fiktiven Charakteren, dieser Ansatz wird u. a. prinzipiell für Kindertouren verwendet.

Konzipieren Sie den Text alleine?

Ich habe in der Vergangenheit zahlreiche Touren selbst geschrieben und arbeite jetzt mit zahlreichen externen Autoren zusammen. Die Auswahl des Autors einer Tour hängt vom Ansatz und vom Kunden ab. Für ein klassisches Museum arbeite ich mit Kunsthistorikern, die in der jeweiligen Epoche spezialisiert sind, zusammen, für Ausstellungen wie beispielsweise "Banksy" im MUDEC, Mailand, mit Drehbuchautoren.



Sind es Sie, die im Audioguide spricht?

Nein, nur auf Deutsch in Ausnahmefällen und ganz kurzen Texten, da ich selbst aus Interesse entsprechende Kurse belegt habe. Ich arbeite in Rom ausschließlich mit professionellen Sprechern, bzw. Schauspielern zusammen und nehme in einem Tonstudio unter meiner Regie auf. Die Regie bezieht sich auf den Charakter der Rolle, die Korrektheit der Intonation und, ganz wichtig, auf die Aussprache ausländischer Namen und Ausdrücke!

Gibt es unterschiedliche Formen eines Audioguides? (Für Kinder zum Beispiel oder generell in Form und Gestalt).

Ja. Beispielsweise in Italien machen wir für fast jede größere Ausstellung eine Tour für Erwachsene und eine für Kinder (7-11 Jahre). Die Tour für Erwachsene wird auch ins Englische übersetzt, und je nach Stadt und Region in andere Sprachen, in Turin, Neapel und Venedig, auch ins Französische, in Rovereto (MART) auch ins Deutsche. Beim Abendmahl von Leonardo oder den Vatikanischen Museen haben wir etwa 10 Sprachen.

Was müssen Sie bei der Arbeit an einem Audioguide beachten? Gibt es eine Art Arbeitsanweisung, der Sie folgen müssen?

Ein Text für das Ohr bringt andere Notwendigkeiten als ein Text für die gedruckte Seite mit. Man schreibt anders und stellt sich vor, vor dem Werk oder Monument zu stehen und die Erzählung sollte Spannung erzeugen. Jeder Kommentar ist eine kleine Geschichte für sich. Die Sätze sollten klar, prägnant und relativ kurz sein, ansonsten erinnert man sich kaum an das Erzählte.

Es gibt eine ganze Anzahl von Regeln, die ein Autor oder Übersetzer beachten sollte, damit ein Text gut angehört werden kann.

Was für eine Beziehung haben Sie zu Sprachen allgemein? In welchen Momenten / Situationen nutzen Sie welche Sprache?

Ich lebe in Rom und spreche Deutsch mit meinem einjährigen Sohn, Italienisch mit meinem Mann und während des Arbeitstags häufig Englisch als einzige gemeinsame Sprache aller Kollegen. Ich denke in der Sprache, die ich jeweils benutze. Ich konzentriere mich darauf die Sprachen möglichst nie zu mischen und jeweils ganz umzuschalten. Die Versuchung zu mischen ist natürlich immer groß, da bekanntlich viele Ausdrücke ein bestimmtes Konzept nur in einer Sprache ganz genau treffen.

Propos recueillis par CLR

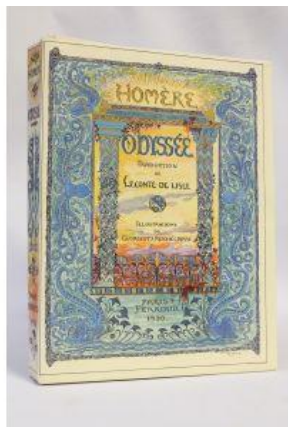
AUDIOGUIDES

PLURILINGUISME ET HISTOIRE DES SOCIÉTÉS

Bienvenue dans le musée virtuel d'Asnières-à-Censier ! Laissez-vous conter l'histoire de l'Odysée d'Homère, du café de Sidi Bou Said et d'une pipe à eau de Macao. Chaque audioguide est un exemple de plurilinguisme dans une société et à une époque différente.

Merci de cliquer sur les images pour écouter les audioguides.

LA TRADUCTION DE L'ODYSEE



Homère, Odysée, traduction de Leconte de Lisle (1864), édition 1930

Musique : Otto Halmen - Airship Thunderchild

Texte et voix : TY & FR

Montage : AurLMG & LEC

CAFE IN SIDI BOU SAID



Par Mietek Ł, CC BY-SA 3.0,
<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=58542281>

Texte, voix et montage : HBO & Léonard Ritte

NOM D'UNE PIPE A EAU !



Texte, voix et montage : ALO & SZV

RUBRIQUES N° 14

QUI SUIS-JE ?

Depuis le début, ma vie a été rythmée par l'université. La légende raconte que je suis née dans un amphithéâtre de l'Université de Tübingen. Mon père y dispensait des cours du soir et, sans s'interrompre, il aurait confié mon couffin à une étudiante ! Enfant, je l'accompagnais souvent à son bureau et j'assistais à des cours de sociologie, là où lui-même avait suivi les derniers cours d'Ernst Bloch sur *Le principe espérance*.

Mes parents ont quitté l'Allemagne à la réunification et nous sommes « rentrés » en France. Nous nous sommes installés dans le village lorrain d'où ma mère était originaire.

J'ai appris le français après cette grande césure et découvert la littérature française. Il y avait Sartre, Beauvoir, Sarraute, Mauriac, Makine, Le Clézio...

À dix-huit ans, j'ai quitté ma province et entrepris une longue pérégrination européenne : de Lancaster à Vienne, de Lyon à Liège en passant par Metz. Un souvenir de cette époque ? Le tout premier cours que j'ai donné à l'Université de Heidelberg, des exercices de pratique du français inspirés par l'ouvrage de Michel Pastoureau *Bleu – histoire d'une couleur*. Sur ma route, j'ai découvert d'innombrables manières d'enseigner les langues, et j'ai enseigné les études germaniques de bien des façons par la suite.

Pourquoi l'allemand ? L'allemand est la première langue que j'ai parlée, mais aussi une langue que j'ai très tôt perdue... puis retrouvée.



J'en ai fait une langue d'adoption, qui m'a permis de voyager, de trouver mon métier.

Depuis septembre 2018, je suis maîtresse de conférence à la Sorbonne Nouvelle. Après y avoir préparé mon doctorat, j'y suis revenue pour la littérature, en particulier autrichienne, mais aussi la liberté pédagogique dont on y dispose. Je dispense des séminaires de littérature, de traductologie, de méthodologie et de gestion de projet culturel. Depuis la rentrée, je codirige le master « Métiers de la culture dans le domaine franco-allemand » avec Andréa Lauterwein. J'ai enseigné dans plusieurs formations professionnalisantes, en contact étroit avec des professionnels du franco-allemand. Il me paraît important de construire ce lien, de le renégocier en permanence et de continuer à former des personnalités.

SVB/TY

Solution Qui suis-je ? n° 13 : Britta Jallerat-Jabs

RECHERCHE



Maison de la Recherche, Sorbonne Nouvelle

Les 29 et 30 mars 2019 avait lieu à la maison de la Recherche de la Sorbonne Nouvelle, la 6ème édition des journées [Parcours du/de la doctorant.e](#) de l'Ecole doctorale (aujourd'hui [ED 625 Mondes Anglophones, Germanophones, Indiens, Irlandais et Etudes Européennes – MAGIE](#)). Organisées chaque année depuis 2013 (avec une interruption en 2015) par les doctorants.e.s de l'ED, ces journées ont notamment pour but de permettre aux doctorants.e.s actuel.le.s et futur.e.s de s'informer sur le parcours de la thèse - comment et pourquoi en débiter une, son déroulement, les possibles débouchés, etc. Après un mot d'accueil de la directrice de l'ED Florence Baillet, les intervenant.e.s ont présenté chacun.e un aspect particulier du quotidien de la thèse avant de répondre à quelques questions. Tenté.e par l'aventure ? Suivez le guide (et les liens) !

AVANT LA THESE

Il faut bien se préparer son projet et s'y prendre à l'avance, car c'est un gros dossier avec beaucoup de formalités administratives, et qui doit être bien réfléchi. On le présente devant une commission qui attribue ou non un contrat doctoral de trois ans, lors d'un oral. Il faut être très motivé et aimer son sujet, car on va passer au minimum trois ans dessus - et en sciences humaines c'est souvent plus (on obtient en général, sans problèmes, une dérogation - c.à.d plus de temps - le contrat doctoral, lui, s'arrête bien après trois ans.)

PENDANT LA THESE

Il y a plusieurs options de financement et d'organisation. Il y a deux types de contacts à l'université, le contrat doctoral, un financement pendant trois ans par l'université qui offre souvent la possibilité en 2ème et 3ème année d'assurer une charge d'enseignement de 64h, et le contrat d'Attaché.e Temporaire d'Enseignement et de Recherche (ATER°, un CDD d'un an (renouvelable une fois) avec la même charge d'enseignement à l'université qu'un maître de conférence ou professeur que l'on occupe soit à la suite d'un contrat doctoral soit à la place de celui-ci. Bon à savoir, les titulaires du CAPES ou de l'agrégation peut décrocher un contrat initial de trois ans avec la possibilité de renouveler une fois pour un an. En comparaison avec un contrat doctoral, on a moins de temps, mais un salaire. Il est également possible de s'inscrire en doctorat sans contrat de l'université (soit on travaille à côté, soit on a la chance d'avoir un financement extérieur), ce qui prend souvent plus de temps. Les conventions CIFRE et contrats Ile-de-France (trois ans comme un contrat doctoral,

financement par une entreprise ou par la région) sont accessibles par le site de l'[Association Nationale Recherche Technologie](#). Les cotutelles, entre universités françaises ou internationales, représentent une lourde charge administrative mais permettent de "booster" les qualifications obtenues dans le cadre du doctorat. Le Bureau des Doctorants de Paris 3 (BDP3), association de doctorant.e.s de la Sorbonne Nouvelle, peut apporter un soutien et une socialisation très importants. Le comité de suivi individualisé, ou CSI, veille au bien être du ou de la doctorant.e dans sa thèse et à sa bonne relation avec son directeur ou sa directrice de recherches.

APRES LA THESE

Pendant le contrat doctoral, on peut candidate pour être ATER. Une fois docteur.e, on peut candidate pour être Maître.sse de Conférence (MDF). Ce sont également des procédures administratives lourdes, à bien préparer et suivre avec attention. Pour être MCF, il faut avoir la qualification CNU, délivrée par le Conseil National des Universités. Même si le doctorat est la seule condition officielle pour l'obtenir, il est souvent demandé d'avoir de premières expériences de colloques et de publication et d'avoir déjà enseigné, de préférence, à l'université. Pour candidater ensuite dans les universités, il faut s'adapter aux postes disponibles. Les docteur.e.s bénéficient de mesures spéciales lorsqu'ils obtiennent des concours de la fonction publique, au niveau de l'admission, puis de la carrière post-concours. Par ailleurs, ils bénéficient de deux ans d'ancienneté automatique grâce à leur diplôme.

SUR LE VIF

APÉRO PRO AVEC HANNAH VOGT

L'apéro pro est une manifestation organisée par l'association Pierre Bertaux à l'adresse des étudiants du département d'études germaniques. C'est l'occasion de rencontrer dans un cadre convivial des diplômés du département d'études germaniques qui travaillent aujourd'hui dans le domaine franco-allemand et présentent à la fois leur métier et leur parcours.



L'invitée de ce 21 février 2019 s'appelle Hannah Vogt et vient d'être recrutée comme chargée de projet à ARTE à Strasbourg où elle s'occupera du développement d'une offre numérique pour la chaîne. « Les jeunes regardent peu la télévision. Il faut donc aller là où ils sont », explique-t-elle à l'auditoire. Il y a là des étudiant.e.s des différentes licences et masters du département, des étudiant.e.s ERASMUS et aussi des enseignant.e.s venu.e.s écouter leur ancienne étudiante. L'atmosphère est joyeuse, les auditeurs sont passionnés par ce qu'ils découvrent du parcours de cette jeune femme dynamique et souriante.

Un poste à ARTE, ça fait rêver beaucoup d'étudiants présents dans la salle. Deux étudiantes allemandes en échange Erasmus, Julia et Lisa, lui posent des questions sur son poste actuel et lui demandent comment elle a fait pour le décrocher. Hannah Vogt insiste sur le fait que son parcours n'a pas été linéaire (voir le portrait de Hannah Vogt dans la rubrique Alumni) et affirme qu'il ne faut pas choisir ses études par stratégie ni se limiter aux seules études ou attendre à ce que ces dernières nous ouvrent automatiquement les bonnes portes. Selon elle, il faut plutôt être ouvert à de nouvelles expériences et faire les choses qu'on aime, comme elle l'a fait elle-même pour ses études littéraires, l'apprentissage des langues, ses séjours d'études à Paris et Oxford et aussi pour la musique dont elle a continué la pratique tout le temps, même dans les moments où c'était difficile de tout concilier.

Ce qui compte selon elle, c'est de ne pas avoir peur de s'engager dans de nouvelles expériences et de montrer de la détermination pour réaliser ses projets. Pour sa part, pour intégrer la licence d'études franco-allemandes à la Sorbonne Nouvelle, elle n'a pas hésité à se porter candidate à une bourse du DAAD pour laquelle elle n'avait pas le niveau de français requis. « J'ai expliqué au jury que je n'avais certes pas le niveau en arrivant, mais que je pouvais garantir de l'avoir acquis à la fin du séjour » Le jury lui a fait confiance et elle a donné le change et décroché son diplôme. De la même façon, elle ne s'est pas arrêtée lorsqu'elle a essuyé des refus constants à sa candidature pour un stage adressée par courrier à l'UNESCO. Elle a repéré sur Internet l'adresse mail des personnes qui y travaillaient dans le département qui l'intéressait le plus et les a contactés directement – avec succès, cette fois-ci.

Finalement, c'est certes grâce à ses études franco-allemandes, mais aussi grâce à son profil riche en activités et expériences dans d'autres domaines qui semblaient l'éloigner du franco-allemand, comme son séjour d'études à Oxford ou son expérience professionnelle dans la numérisation, qu'elle occupe aujourd'hui son poste à ARTE.

Comme son nom l'indique, l'apéro pro se termine autour d'un verre de l'amitié. Cette deuxième édition a été pour les étudiants présents une rencontre intéressante pour leur orientation dans leurs projets d'études et professionnels.

MEZ

SUR LE VIF

"CLICHÉS FRANCO-ALLEMANDS ET DIVERSITÉ CULTURELLE" SPECTACLE DE L'ATELIER DE THEATRE FRANCO-ALLEMAND 2019



C'est maintenant une tradition bien ancrée au sein du département d'études germaniques : l'atelier-théâtre franco-allemand présente chaque année une pièce à la fin du second semestre. Asnières-à-Censier était là pour l'édition 2019.

Ils sont onze qui entrent lentement en scène, s'installent. Une petite musique bien connue des usagers de la SNCF retentit, puis la voix de la cheffe de train. Par la magie du théâtre, nous roulons vers Paris. Il y a là un Allemand nationaliste et râleur, une thésarde en linguistique, féministe, un pseudo-influencer, une diva française, un footeux aimant la bière et cherchant à se loger à l'oeil sur Paris, une touriste chinoise, un étudiant en dérive, une vieille dame aigrie, une Française accrochée à son portable et une contrôlease blasée.

Qu'ont-ils en commun ? Rien, sinon de vouloir aller à Paris dans le même train. Au fond tout cela est très banal, sauf que déjà des conflits éclatent, des intrigues se nouent : la thésarde féministe et le conservateur bavarois se prennent ainsi le bec en un joli morceau de bravoure. "Unsersie" dit-elle. "Unsere" maintient-il. La touriste chinoise s'est mise au tricot de vraie laine allemande pour sa maman en Asie. Clichés franco-allemands ? On y est !

Les choses vont crescendo lorsque le train s'arrête brusquement. La cause de cet arrêt restant obscure, la panique éclate et les comédiens font assaut de virtuosité et de verve comique pour nous emmener jusqu'au dénouement, qui sera, rassurez-vous, heureux.

Fabian, Corinna, Shauna, Lucas, Marion à la régie, Feyzanour, Dorian, Nilyma, Tracy, Maelle, Robin et Nathia, sont Français, Allemands ou d'autres nationalités, en études germaniques, en LEA, en lettres modernes ou en service civique OFAJ (Office Franco-Allemand pour la Jeunesse / Deutsch-Französisches Jugendwerk, DFJW). Ils ont travaillé sous la direction de Stefanie Eisenreich, lectrice du DAAD (Deutscher Akademischer Austauschdienst), et de Martina Ries, lectrice de l'OeAD (Österreichischer Austauschdienst).

Tout a commencé au premier semestre, en atelier d'improvisation, avec des exercices et la recherche d'idées de pièce. Au second semestre, sur le double thème des clichés franco-allemands et de la diversité culturelle, les personnages ont émergé. Chacun a alors développé, en atelier d'écriture, le personnage qu'il avait choisi et les répétitions ont commencé, jusqu'à trois séances par semaine.

C'est beaucoup de travail, mais le résultat était là. Bravo l'atelier-théâtre franco-allemand !

LETTRE DE...

LETTRE DE BERLIN PAR THIBAUT LEIÈVRE

On ne sait plus quoi faire de ses week-ends après avoir travaillé six mois à son mémoire de licence. Mon bureau est rangé. Jetés les post-its, jetées les feuilles de notes, rendus les livres méconnus d'il y a cent ans. Le ciel, comme souvent, est gris. Je sortirais bien mais tous mes amis révisent pour leurs partiels. Les veinards. Alors, comme souvent on le fait par ces journées moroses, je m'abandonne à la mélancolie. Je repense à mes études, à cette licence que je viens de finir, à Paris.



Figure 1 Car la nourriture spirituelle ne suffit pas.
T. Lelièvre au marché de la Crellestraße

Ma première année à Censier fut en quelque sorte le prolongement de l'expérience AbiBac, bien que quelques cours plus baroques me firent bientôt comprendre la singularité de ce cursus d'études interculturelles franco-allemandes dans lequel je venais de m'inscrire à la Sorbonne Nouvelle et la Freie Universität Berlin. Ainsi s'étonnait-on dans mon entourage lorsque j'évoquais mes examens de droit ou mes exposés en « littérature orale africaine ». Au-delà du programme académique à proprement parler, je découvrais les joies de la vie étudiante de la rive gauche parisienne, des déjeuners sur les bancs du Jardin des Plantes aux répétitions du groupe de théâtre franco-allemand dirigé par Kim, la volontaire allemande en Service Civique, en passant par la *Stammtisch* (« table des habitués », joli mot inventé par les Allemands pour boire des coups ensemble) hebdomadaire.

Mes deuxième et troisième années de Licence, respectivement à Berlin et à Paris, marquèrent ma véritable entrée dans le monde académique.

Amphithéâtres, bibliothèques, petits cafés des *Fachschaften* (sortes de Bureau Des Étudiants), cantines (végétariennes ou pas) ainsi que mon bureau recouvert de livres et de feuillets finirent par former un tout cohérent et indissociable. Aux exposés succédèrent les examens, aux examens les *Hausarbeiten* (dossiers), et aux *Hausarbeiten* le mémoire de Licence.

Mon mémoire relié et rangé dans ma bibliothèque, l'envie me prend de revoir la *Freie Universität*. Je prends mes clés, mon *Semesterticket* (le ticket de transport en commun pour les étudiants) et vais prendre la S-Bahn. C'est que depuis six mois que je vis à Berlin et que je travaille à l'Université, je ne l'ai pas revue si souvent que ça, la *Rost- und Silberlaube*, bâtiment iconique de la *FU* s'il en est. Je suis passé à l'ennemi, diraient certains ;

j'effectue un Service Civique franco-allemand à la *Humboldt-Universität zu Berlin*. Comme Kim, Oliver ou Frieder à Paris 3 avant moi, je m'occupe de la vie culturelle franco-allemande à la *HU* et de bien plus encore ! Pendant dix mois, je suis logé et je reçois un peu plus de 500 euros d'indemnités pour mon engagement.

Heidelberger Platz. Je dois changer. Et... j'ai raté le métro. Depuis septembre, je travaille une trentaine d'heures par semaine à la *Humboldt European Law School*. C'est un cursus international de droit dont l'ambition est de former des « juristes européens », à l'aise non seulement avec la législation de leurs pays respectifs mais aussi avec celles de l'Union Européenne et de deux autres pays du programme ; cela à travers des séjours d'étude dans trois pays et trois diplômes de niveau Master.

Je m'occupe d'organiser des sorties au théâtre ou dans des musées mais aussi de renforcer la cohésion entre étudiant.e.s allemand.e.s et étranger.e.s. Ce n'est pas facile. Surtout que mon arme la plus efficace (la fameuse *Stammtisch*) ne saurait être utilisée sur des juristes, trop pris par leurs études pour rester palabrer des heures. Il me faut alors être astucieux, leur vendre mes activités comme un prolongement de leurs études. Et c'est là que cette capacité à construire des ponts (entre différentes disciplines) acquise pendant mes années de Licence, revêt toute son importance : une pièce de théâtre tirée d'un roman français contemporain (*Histoire de la violence* d'Édouard Louis) habillée d'un questionnement juridique (quel rôle accorder à un livre, tiré d'une histoire vraie, lors d'une procédure judiciaire s'inscrivant elle-même dans cette histoire vraie ?), plus quelques financements, et voilà le contingent de places que j'avais réservé écoulé en une petite heure.

Yorckstraße. Les étals recouvrent complètement la *Crellestraße*, impossible d'en voir les pavés. Est-ce que je fais un saut au marché turc ? Mon quotidien est finalement celui d'une *studentische Hilfskraft*, ces assistants universitaires étudiants

typiquement allemands, avec une plus grande liberté créative. Ainsi, j'ai plusieurs idées de manifestations qui traînent encore dans mes tiroirs et que j'espère pouvoir réaliser d'ici la fin de l'année : droit(s) et postcolonialisme, une conférence pour les élections européennes, etc. Entre deux méls, je trouve malgré tout le temps de réfléchir à ce qui se passera après cette année, après mon Service Civique. Aussi ai-je candidaté au programme franco-allemand d'échange d'assistants parlementaires et me renseigne-je sur d'éventuelles études à la *FU*.

Freie Universität, Thielplatz. Je descends. Ambiance ouatée des nuages bas qui se glissent entre les petits pavillons. L'œil expérimenté y reconnaît vite l'institut de philologie néerlandaise puis, plus loin, le bureau des affaires internationales, tous deux déguisés en petites maisons de banlieue. Je me dirige d'un pas décidé vers le *Bücherbasar*, librairie d'occasion cachée au cœur du bâtiment principal. Je traîne entre les étagères, m'arrête, feuillette quelques livres, change de rayon. Plus tard je ressors, les bras chargés : Barthes, Arthur Schnitzler, Hans-Ulrich Wehler, Jelinek, Senghor, Arendt et le manuel de Droit constitutionnel que j'étais venu chercher au départ.

LETTRE DE PARIS PAR KATHLEEN BÖTTCHER



*« A [vingt-cinq] ans j'ai quitté ma province
Bien décidé[e] à empoigner la vie
Le cœur léger et le bagage mince
J'étais certain[e] de conquérir Paris.. »*

C'est avec ces mots d'un de mes chanteurs français préférés, le fabuleux Charles Aznavour, que je pourrais commencer à raconter l'histoire d'amour entre une des plus belles villes du Monde, Paris, et moi, l'étudiante allemande Erasmus, Kathleen Böttcher. Mais bien sûr cette histoire d'amour commence bien avant.

La première fois que j'ai posé mes valises sur le sol français, c'était en 2002, à l'âge de 9 ans. C'était dans un petit hôtel de Château-Thierry, où ma famille et moi étions en vacances, que j'ai entendu pour la première fois la langue française. Je me trouvais à la réception de l'hôtel, à côté de mon frère aîné qui plaisantait en entendant cette langue dont la sonorité était tellement différente de la nôtre.

Quant à moi, j'ai tout de suite été fascinée par la langue et la culture françaises. Aussi j'ai décidé d'apprendre le français à l'école et de l'étudier plus tard à l'université Friedrich Schiller de Jena en Allemagne. Mais dès avant le début de ce cursus universitaire, lors d'un échange scolaire à Paris en 2009, j'avais déjà décidé de retourner en France, à Paris plus précisément, mais cette fois-ci pour y habiter.

Néanmoins, ce n'est pas dans la capitale, mais dans le lycée Watteau d'une petite ville du

Nord-Pas-de-Calais, Valenciennes, que j'ai vécu mon premier long séjour en France. C'était en 2015, pendant mes études de licence, et j'étais assistante de langue allemande. Aussi, en janvier 2018, devenue entretemps étudiante dans un master dont les spécialités d'études méditerranéennes combinent des cours de langue et de civilisation françaises, portugaises et arabes avec des enseignements de communication économique interculturelle, je voulais enfin réaliser mon rêve d'enfant et retourner à Paris. C'est comme ça que j'ai commencé à chercher une université proposant un cursus adapté aux matières que j'étudiais en Allemagne. Après des heures de recherches devant l'ordinateur pour trouver ma future université d'Erasmus, j'ai pris ma décision: ce serait Paris 3. S'il y a une université française qui reste une référence en Allemagne, c'est bien LA SORBONNE. J'ai donc été ravie de recevoir une réponse positive de mon coordinateur Erasmus par courriel.

Après de nombreuses préparations, entre autres, la recherche d'un logement, la prise de contact avec ma binôme française ainsi qu'avec ma coordinatrice Erasmus de Paris 3 et l'échange de plusieurs courriels concernant les formalités administratives (comme par exemple la validation des cours), en septembre 2018, l'aventure d'un semestre en dehors de ma chère *Heimat*, loin de ma famille et de mes ami.e.s, pouvait finalement commencer. Pour permettre aux étudiant.e.s étranger.e.s de s'acclimater à la vie estudiantine française, l'université offrait des séances d'information ainsi que des stages intensifs de langue française. C'est surtout grâce à ma binôme française, Agathe, que je me suis sentie bien intégrée à la vie étudiante française dès le début et que j'ai progressé en français. Elle m'a été attribuée par un programme d'accueil qui est organisé par la Sorbonne Nouvelle, le *Buddy Program*.

Mon semestre à Paris 3 m'a non seulement permis de découvrir le fonctionnement académique d'une université française prestigieuse – qui se différencie principalement du système universitaire allemand par l'enseignement magistral et les nombreux contrôles - mais aussi d'approfondir mes connaissances dans les différentes matières de mes études. En dehors de cela, j'ai

consulté des livres dans les fonds des nombreuses bibliothèques parisiennes, lesquels m'aideront à préparer mon mémoire de Master. En outre, j'ai fait la connaissance de nombreuses personnes qui m'aident dans mon orientation professionnelle – j'aimerais avoir un travail qui mêle culture et langues étrangères, peut-être dans la radio, le tourisme ou la diplomatie. Fascinée par la vaste offre culturelle parisienne, j'ai beaucoup profité de mon temps libre pour découvrir la capitale de la France et la vie parisienne. Comme j'ai encore 25 ans, je compte parmi les chanceux qui ont un accès gratuit à de nombreux musées parisiens. J'ai eu la chance d'habiter à la Cité Universitaire Internationale de Paris, où j'ai pu non seulement partager la culture allemande, mais aussi découvrir les cultures les plus variées, et surtout améliorer mes connaissances en langues.

Pour le moment, il ne me reste qu'à refaire ma valise et à dire « Au revoir ! » à cette ville magnifique et à tou.te.s les ami.e.s que je m'y suis fait.e.s. Je vais rentrer en Allemagne pour y finir mes études en gardant de très bons souvenirs de mon temps comme étudiante Erasmus à la Sorbonne Nouvelle. Je remercie tou.te.s celles et ceux qui ont rendu ces 7 mois en France inoubliables pour moi !

Depuis quelques années, les services ERASMUS de certaines universités participent au ***Buddy Program*** (le programme des copains). Il s'agit de former au hasard des binômes entre étudiant.e.s du cru et étranger.e.s, afin de créer des liens internationaux.

L'étudiant.e du pays d'accueil a pour mission de faciliter l'intégration de son ou sa binôme : expliquer du mieux qu'on peut les formalités administratives, participer avec il/elle à des activités sociales et culturelles, etc. C'est un peu comme les échanges de correspondant.e.s du secondaire, mais à l'université. Avec de très belles rencontres en perspective ! Pour plus de renseignements, vous pouvez contacter les personnes de l'université qui encadrent le programme ERASMUS.